

OBSERVATIONS

SUR

L'ÉDUCATION

DES

J E U N E S G E N S,

Depuis la Fin de leurs Etudes, jusqu'à l'Epoque de
leur Entrée dans le Monde.

O U V R A G E

Destiné uniquement à

L' A N G L E T E R R E.

Par Mr. ROUTH, Maître de Langue Française.

Scribendi rectè sapere est et principium et fons.

HOR. de ART. POET.

Se vend chez l'Auteur, N° 13, Duke-Street, Grosvenor-
Square. 1791.

ORRILL V. A. T. I. O. N. S.

1888

REPORT OF THE

1888

1888

1888

1888

1888

1888

1888

1888

1888

1888

1888

1888

1888

1888

1888

A D R E S S E
A U X
P A R E N S.

C'EST à vous, Pères et Mères, Tuteurs et Gardiens de la Jeunesse, que j'offre cet essai destiné à perfectionner son Education. Les devoirs sacrés de la nature vous imposent la loi de ne rien négliger de tout ce qui peut intéresser son bonheur. Si votre rang, si vos occupations ne vous permettent pas d'être les Guides directs de ceux auxquels vous devez plus que la vie qu'ils ont reçue de vous, ou que vous vous êtes chargés de protéger, rien assurément ne vous excuseroit de ne point leur assurer les meilleurs moyens d'instruction.

Je ne me flatte point d'avoir atteint ce but si difficile dans mon Ouvrage, mais si j'ai été assez heureux pour dire quelques vérités utiles, pour ouvrir l'entrée d'une route nouvelle, et suppléer à des ressources nulles ou dangereuses, je me féliciterai de mon travail. Mes jours sont consacrés à l'Education de vos Enfans, c'est un titre à votre indulgence, et mes efforts, quelque imparfaits qu'ils soient, plaideront victorieusement dans vos coeurs en faveur de mon zèle.

La simplicité du plan que je propose, la facilité, que je crois avoir démontrée, de procurer, sous vos yeux, aux Jeunes Gens sortant des Universités les connoissances dont ils ont besoin pour se présenter avec avantage dans le Monde, cet attachement si naturel des Pères et Mères pour leurs Enfans, tout me fait espérer que mes observations ne feront point infructueuses. L'intérêt personnel n'a pas conduit ma plume. Curieux de produire le bien, il me suffira de l'avoir indiqué, et j'applaudirai
sincèrement

sincèrement à ceux qui rempliront mieux que moi cette fin générale pour laquelle la Providence nous a donné le jour, l'obligation imposée à tout homme de concourir au bien-être de ses semblables.

Vous adresser ces Reflexions en François, c'est vous parler à la fois votre langue et la mienne. Il n'est aucun de vous qui ne l'entende. Le genre de mon ouvrage, et l'objet de sa destination, justifieront également l'idiome dans lequel il est écrit.

OBSERVA-

1847
The first of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The second of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
third of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The fourth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
fifth of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The sixth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
seventh of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The eighth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
ninth of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The tenth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
eleventh of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The twelfth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good.

The first of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The second of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
third of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The fourth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
fifth of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The sixth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
seventh of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The eighth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
ninth of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The tenth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good. The
eleventh of the year was a very
dry one, and the crops were
very poor. The twelfth of the
year was a very wet one, and
the crops were very good.

OBSERVATIONS

SUR

L'EDUCATION

DES

JEUNES GENS.

DEPUIS longtems on écrit sur l'Edu-
cation. Des hommes d'un mérite
reconnu nous ont laissé sur ce point im-
portant des ouvrages estimés. Locke et
Rousseau semblent avoir épuisé le sujet.
Ces noms fameux paroïtroient devoir
imposer silence aux Ecrivains tentés de
traiter la même matière. Et cependant,
quel vaste champ l'instruction de la Jeunesse
n'offre-t'elle pas encore à nos réflexions ?
Je ne fais si mon zèle m'aveugle, je ne
fais si mes moyens repondront à mes in-
tentions, mais le desir d'être utile au Pays,
qui

qui m'a adopté, m'engage à publier les idées que j'ai conçues, depuis que je vis en Angleterre, sur la manière dont les Jeunes Gens y sont formés à connoître le Monde, dont ils vont devenir membres, en sortant des Universités.

Je ne répéterai point tout ce qu'on a dit avant moi sur l'Education de l'Enfance. Ceux, qui en ont relevé les imperfections, n'en ont pas calculé les difficultés sans nombre. Cet art, si négligé dans plusieurs parties de l'Europe, est poussé ici au plus haut point de perfection dont sa nature soit susceptible ; et dans ce genre, comme dans beaucoup d'autres, la Grande Bretagne offre aux Royaumes voisins des exemples dignes d'être suivis.

Malgré la bonté de ses institutions, c'est une vérité assez généralement reconnue, que la jeunesse finit ordinairement ses études, sans avoir acquis une grande masse de lumières. Elle apprend dans les Collèges la méthode du travail, elle apprend à se soumettre à la dépendance, à l'ordre pour lesquels l'homme est né. Ces avantages ne
font

sont certainement point à négliger, et l'instruction publique, quoique environnée d'écueils nombreux, l'emportera toujours sur l'instruction particulière. Celle-ci suffit à tout être qui n'a point de place élevée à remplir, point de carrière importante à parcourir. L'homme destiné à vivre paisiblement au sein de sa famille, à être un simple Citoyen de son Pays, aura tout le loisir d'ajouter à ses connoissances acquises celles qu'il n'a pu acquérir dans les écoles. Il apprendra bientôt à juger le cercle dans lequel il semble devoir être fixé, et si les regards de la foule ne vont pas scruter son esprit, si sa position ne lui fait pas une loi d'embrasser la vaste étendue des sciences, il vivra heureux des lumières qu'il aura réunies, et considéré par la classe qui l'environnera.

Il n'en est pas ainsi de l'homme que sa naissance, ses dispositions ou sa fortune appellent à un grand commerce, aux négociations, aux dignités civiles ou militaires. Celui-ci n'a pas le droit d'être ce qu'il lui plait. Du moment qu'il veut

B

monter

monter à l'un de ces postes brillans, il doit s'affurer des moyens qui l'y feront estimer de ses égaux, et respecter de ses inférieurs. L'Education du Collège n'est pour lui que la préparation à une seconde Education. Elle n'en est, comme je l'ai dit plus haut, que l'introduction, et cette seconde Education, plus importante, à tous égards, que la première est trop souvent ou négligée, ou prise à contre-sens, ou même tout-à-fait manquée.

Lorsqu'un jeune homme a fini ses études dont quelque fois l'indulgence d'un père ou d'une mère avance le terme, que devient-il ? à quelles mains confie-t'on sa jeunesse inexpérimentée ? Le laissera-t'on, sans guide et sans conseil, exposé à tous les dangers, maître absolu de ses occupations, de ses plaisirs, de ses démarches ? Le mode, que ses parens adopteront, dépendra des vues qu'ils auront sur lui, de leur fortune, de l'usage reçu dans leur société. Quelqu'il soit, il est à craindre qu'il ne présente une foule d'inconvéniens et d'abus.

Il n'est personne qui n'en convienne. Le plus grand de tous, le seul peut-être véritable, est la routine aveugle, à laquelle on s'abandonne, lorsqu'il seroit important de se faire un plan adapté au génie et aux dispositions du sujet, seul moyen d'en tirer un parti avantageux.

Ne laissons point éteindre dans les Jeunes Gens l'habitude du travail qu'ils ont contractée dans les Universités. Loin qu'ils risquent de la perdre dans le monde, elle deviendra pour eux un besoin. Les plaisirs pourront les en distraire un moment, mais le choix de ces mêmes plaisirs les y ramènera bientôt. Le changement d'études entretiendra en eux le goût de l'occupation, et les Jeunes Gens, toujours soumis à l'ordre et à la discipline, conserveront des mœurs pures, et se trouveront mieux disposés à remplir les places auxquelles on les destine.

Pour opérer cet heureux effet dans la jeunesse, il faut, que les parens commencent par renoncer à ce principe destructeur, qui sépare l'intérêt personnel de l'intérêt

général ; qu'une noble élévation prenne la place d'une ambition mal calculée ; que le bonheur de la vie entière soit préféré à une jouissance momentanée. Alors on s'occupera moins de mettre ses enfans dans les grandes places que de les en rendre dignes. Si l'on ne parvient point à faire d'eux des hommes d'Etat, on en fera des Citoyens éclairés et vertueux.

Avant d'avoir un rang dans la société, ne devoit-on pas apprendre à la connoître ? A l'exception de ces sujets infiniment rares, qui franchissent rapidement la barrière de l'enfance, un jeune homme ne devoit paroître dans le monde qu'à dix-huit ans, non sur sa bonne-foi, mais sous la tutelle, soit de l'autorité paternelle, soit de celle qui la représente. Jusqu'à cet âge, au moins, sa dépendance devoit être entière, et sa conduite surveillée.

De leur côté, les parens devoient apporter tous leurs soins à rendre cette dépendance douce et agréable. J'avoue, et peu de personnes me contrediront, que la société exclusive de sa famille est presque toujours

toujours aussi dangereuse pour l'esprit d'un jeune homme que la liberté absolue peut l'être pour son cœur. L'avantage, ou plutôt l'inconvénient d'être considéré comme l'un des maîtres de la maison, d'y donner ses ordres, à l'égal de ses père et mère, l'accoutume à l'esprit de domination, avant qu'il ait appris à obéir. Indépendamment des sujets de dissension intestine, dont il n'est pas bon qu'il ait sans-cesse le tableau sous les yeux, et qui ne se renouvellent que trop entre les parens les plus rapprochés, il doit être dirigé par une seule et même main. Peut-il espérer de trouver cette unité dans la maison paternelle? L'autorité partagée entre les chefs de la famille le trainera en sens contraires. Il se jettera du côté qui lui promettra plus de complaisance à satisfaire à ses goûts, à flatter ses penchans, et la sévérité ferme et éclairée d'un père sera souvent combattue en secret par la tendresse toujours respectable, mais quelquefois dangereuse d'une mère.

Il faut du plaisir et de l'amusement à la Jeunesse. Les pères et mères sont indispensablement

penfablement obligés de fe prêter à ce befoin. Est-ce chez eux, est-ce dans le tourbillon des intrigues, ou l'embarras des affaires, qu'ils pourront offrir à leurs enfans les délaſſemens qui leur ſont néceſſaires ? Ce ne ſont pas des Aſſemblées nombreuses, des Bals brillans que je demande pendant une ſaiſon de l'année. C'eſt un plaifir de tous les jours ; et ce plaifir, peut-on raifonnablement ſe flatter de le trouver, ou de le faire naître dans les rangs élevés de la ſociété ?

Je reviens ſur mes pas, et je répète qu'il faudroit que les Etudes des Jeunes Gens, deſtinés à paroître dans un poſte éminent, les conduiſſent juſqu'à dix-huit ans ; qu'en ſortant des Univerſités, ils ne paruſſent pendant une année ou deux dans le monde que ſurveillés avec de grandes précautions ; que cet eſpace de tems fût employé à leur faire acquérir les notions et les principes des différens Etats qu'ils doivent embraffer ; qu'ils fiſſent des exercices particuliers et publics, relatifs à ces objets, qu'ils y joigniſſent l'étude des langues étrangères, néceſſaire à celui qui peut ou doit ſortir un jour de ſon pays natal, indiſpenſable pour
l'homme

l'homme qui peut y aspirer aux premières places.

Un objet important, et qui doit faire une partie essentielle de l'Education chez un peuple libre, c'est l'étude de sa constitution, et de ce qui s'y rapporte. Il est aisé de s'appercevoir que cette étude est trop négligée aujourd'hui. Elle tient cependant à plus de choses qu'on ne pense, mais surtout elle entretiendrait ce feu sacré de la liberté, qui a fait la gloire de l'Angleterre, et peut seul la conserver.

Les voyages sont très utiles à ceux qu'on destine au service, aux négociations, au commerce. Je n'entends point parler de ces voyages de pure curiosité, dont le but est de voir d'anciennes Eglises, des Edifices en ruine, des tableaux originaux. Ces sortes de courses, intéressantes pour les artistes, ne peuvent former ni des commerçans, ni des ambassadeurs, ni des généraux. Mais visiter les places de guerre, les principales villes, les ports de mer, les manufactures ; aller étudier de près l'administration, le régime et la politique des différentes puissances de l'Europe, leur génie,

génie, leurs mœurs, leur caractère ; voilà comment les Jeunes Gens, à l'âge où je les prends, retireroient à coup sur de leurs voyages des avantages infiniment précieux. C'étoit une des bases les plus solides de la seconde Education des Anglois. C'étoit par elle qu'ils rapportoient dans leur Ile des connoissances multipliées, un tact sur, fruit des comparaisons qu'ils avoient faites. C'est par ce goût des voyages, généralement répandu, que l'on a vu se former ici tant d'hommes illustres dans les différentes branches de l'administration, de savans législateurs, et des littérateurs excellens. Tout se dénature, et l'Angleterre seroit en droit de reprocher à quelques uns de ses enfans le mauvais usage qu'ils ont fait de leur tems. Des exceptions ne font pas règle, et je pourrois citer les hommes estimables, qui ont emporté le regret des villes étrangères, dans lesquels ils ont séjourné. J'en ai connu plusieurs en France, et la crainte seule de blesser leur modestie, m'empêche de les nommer.

Cette

Cette ressource précieuse, ce supplément à l'Education de la Jeunesse Angloise, ce moyen de l'arracher aux desordres qui environnent les premiers jours de sa liberté, n'existe plus déjà, ou est sur le point de lui manquer. Dans ce moment de crise générale, quel est le père qui voudra exposer son fils unique, l'espoir d'une famille illustre, aux dangers d'un voyage? Quel est le tuteur qui ne craindra pas les remords de sa conscience, en envoyant son pupile sur le continent? N'aguères la France disputoit à l'Italie la gloire d'attirer dans son sein les Etrangers de toutes les nations. Les modernes edifices de Paris partageoient l'admiration avec les antiques temples de Rome, et les plaines délicieuses du Languedoc étoient couvertes d'Anglois qui les préféroient aux rives célèbres du Tibre. Ce tems n'est plus. Les longues peines irritent les esprits les plus doux, et le peuple François, luttant encore contre un esclavage, qui paroissoit devoir être éternel, donne lieu aux amis de la vraie liberté de craindre qu'il n'en aît passé les bornes, comme l'a dit énergiquement un des plus

beaux génies de l'Angleterre. Mes compatriotes jouiront-ils, ou non, de ce bien inappréciable ? C'est encore un problème que le tems seul peut résoudre. Mais en attendant, les querelles particulières, l'esprit de vertige, celui de parti, dominant dans toutes les provinces de la France. Des corps puissans ont de grands intérêts à défendre, des avantages perdus à réclamer. La France est en paix aujourd'hui, demain elle peut se voir livrée à toutes les horreurs d'une guerre étrangère et intestine. En peu de jours, l'orage, qui gronde depuis quelques années sur l'Europe entière, peut éclater avec un fracas épouvantable, et fermer pour longtems l'entrée de ses ports et de ses villes à l'instruction et à la curiosité. Vous n'avez rien à craindre des funestes effets de ce déluge universel, heureuse nation ! Vos loix, et votre constitution, fruit de la sagesse et de la valeur de vos pères, vous assurent depuis longtems ce que les autres peuples de l'Europe semblent ambitionner en ce moment.

Et

Et cependant que feront vos Jeunes Gens, ces enfans, trop ennuyés du Collège pour y demeurer plus longtems, ou qui, ayant parcouru la carrière de leurs études, sentiront le besoin d'une nouvelle existence? Les exposerez-vous seuls aux pièges d'un monde inconnu pour eux? Les forcerez vous de vivre auprès de vous, quand votre propre exemple, et celui de tous leurs parens, les transportent déjà en imagination au-delà des mers?

Le tems est arrivé, où le systême de l'Edu-
cation doit changer pour la Jeunesse. Ce
ne seroit rien, que d'avoir démontré l'im-
possibilité de la faire voyager, si je n'indi-
quois les moyens de suppléer à cette res-
source, de tout tems aussi dangereuse qu'u-
tile, aujourd'hui à-peu-près impraticable.

De tous les chemins qui conduisent au
même terme, le plus court et le plus sur
est celui qu'il faut choisir. Il est autour
de vous une foule d'hommes de mérite que
votre réputation amène ici tous les jours.
Conservez vos citoyens actifs pour les places
que les Etrangers ne peuvent occuper, et

confiez votre Jeunesse à ces nouveaux enfans de votre patrie, à ceux que leurs talents, leurs connoissances et leurs mœurs vous recommandent.

Voulez-vous opérer un plus grand bien encore? Détruisez une partie des obstacles qui les séparent de vous. Que chaque nouvel habitant de l'Angleterre soit admis, si non aux honneurs, du-moins à la confiance, qu'il méritera. C'est aux grands, c'est aux personnes élevées en dignité, à renverser les préjugés, leur exemple est la loi des peuples.

Semblable à ces nations septentrionales, qui étoient obligées, de tems à autres, d'expulser les hordes nombreuses et guerrières, qui ont conquis ou peuplé la plus grande partie des royaumes de l'Europe, la France, trop féconde en hommes, enrichit ses voisins de sa propre substance. Les peuples du Nord chassoient de leur sein la surabondance de leurs enfans, cet excédent de population qu'ils ne pouvoient nourrir au milieu d'eux. L'excessive foiblesse de Louis XIV. s'unît à son despotisme pour priver la France d'un
million

million de familles riches et industrieuses, qui portèrent leur commerce, leurs arts et leur fortune principalement en Angleterre et en Hollande. Aujourd'hui une cause toute différente produit le même effet. Des milliers de citoyens quittent en gémissant une patrie qui leur est toujours chère, mais où la sûreté individuelle ne leur paroît pas suffisamment garantie. Je ne rapporterai pas ici les argumens des deux partis, je ne discuterai point les intérêts d'une nation, et je me garderai de prononcer entre le peuple, d'un côté, la noblesse et le clergé de l'autre. Le procès se jugera dans le tems.

Comme François, comme ami de l'ordre et de la paix, je ne puis voir, sans une émotion douloureuse, ces malheureuses victimes du bouleversement général d'une grande nation trainer hors de leur pays leur précaire existence. Si je parlois à ces fils de nobles, à ces ecclésiastiques tâtés, qui vivent avec peine des débris de leur ancienne opulence, dans une terre étrangère, je leur dirois : " Qu'attendez-vous de votre inaction ?

“ tion? Espérez-vous qu'un changement
 “ de circonstances vous rendra vos posses-
 “ sions? Vous flattez-vous que les peuples,
 “ au milieu desquels vous vous trouvez er-
 “ rans et dispersés, iront au devant de vos
 “ besoins? Ce seroit mal connoître les hom-
 “ mes, et la nature des choses. Les révo-
 “ lutions détruisent, mais ne rétablissent
 “ point. Quand une grande nation a en-
 “ trepris de changer la forme de son gou-
 “ vernement, et que tous les pouvoirs ont
 “ été attaqués et détruits, elle ne peut plus
 “ sans danger revenir sur ses pas. Il faut
 “ de longues années pour faire disparoître
 “ les traces de l'ancien despotisme, et assurer
 “ l'empire des loix, et le triomphe de la
 “ liberté. Ce ne sont pas les raisonnemens
 “ qui persuadent les peuples, l'expérience
 “ seule est leur maître. C'est donc en vain
 “ que vous adopteriez l'espoir chimérique
 “ de voir opérer le rétablissement de vos
 “ droits ou de vos privilèges. Ils sont
 “ anéantis sans retour, quelque soit l'issue
 “ des événemens. Vos espérances seroient
 “ encore

“ encore plus absurdes, si vous les fondiez
 “ sur la générosité des habitans des royau-
 “ mes, où vous avez trouvé un asile. Les
 “ ressources que vous pourriez y rencontrer
 “ de la part de l'amitié, ou de la sensibilité,
 “ ne seroient que passagères. Oubliez donc
 “ ce que vous avez été, ce que vous pou-
 “ viez être. Qu'un noble orgueil prenne
 “ la place d'une hauteur tant de fois repro-
 “ chée. L'homme est né pour le travail, et
 “ le travail ennoblit l'homme. Il adoucira
 “ des souvenirs amers, et vous procurera un
 “ bonheur plus doux, plus satisfaisant que
 “ celui qui naît de la fortune, ou des hon-
 “ neurs héréditaires. Vous l'aurez créé
 “ vous-mêmes.

“ Dans le rang que vous avez occupé,
 “ l'Education étoit plus ou moins bonne.
 “ Que les uns perfectionnent celle qu'ils
 “ n'ont reçue qu'imparfaitement, et que
 “ les autres s'enrichissent des réflexions que
 “ deux ans d'épreuves ont pu ajouter à
 “ leurs connoissances.”

Il n'est aucun de ceux dont je parle qui
 n'ait vécu dans le monde, qui n'ait connu
 ses

ses plaisirs et ses dangers, et qui ne soit capable de les comparer entre eux.

C'est une vérité généralement sentie, que l'expérience du malheur est plus utile à l'espèce humaine que les jouissances enivrantes de la prospérité. Ce temps de crise forme le cœur et le jugement, il avance la raison, et mûrit les connoissances. Pour remplir une place aussi importante que celle de diriger les hommes, et cultiver le cœur et l'esprit de cette intéressante Jeunesse, qui fait l'espoir de la patrie, on doit préférer l'homme qui a connu les revers, à celui qui a parcouru d'un pas égal la carrière paisible des événemens ordinaires.

Voilà, Pères et Mères, les Instituteurs que je vous conseillerois de choisir, pour leur confier vos Enfans au sortir des Collèges, en les plaçant chez ceux qui ont formé un établissement solide, et par préférence chez ceux qui sont pères de famille, et dont les mœurs peuvent être plus aisément connues. Ne craignez pas de donner à vos fils des pédans austères, en leur donnant de pareils guides. Ils sauront allier la

raison

raison aux leçons du goût, le plaisir au travail, et apprendront de bonne heure à leurs Elèves à éviter les écueils, contre lesquels ils auront échoué eux-mêmes. Distinguez ces Instituteurs, et accordez-leur une confiance entière. Elle attire le zèle, et commande la reconnoissance.

Et vous, ne rougissez point de mes réflexions, fiers descendans des héros qui ont illustré la France! Les tems sont changés, et celui qui est passé ne sauroit revenir. Puisqu'il ne vous reste aucun espoir, celui que je vous offre n'est point à dédaigner. On louera toujours le fils de Denys, d'avoir enseigné publiquement à Corinthe, après avoir perdu la puissance souveraine à Syracuse. Les leçons de Platon avoient armé son courage contre les coups de la fortune, et il s'est acquis plus de gloire en sachant se soumettre à son sort, qu'en appelant des peuples étrangers contre celui qui le renversoit du trône.

L'importance du Sujet que je traitois ne m'a pas permis de m'arrêter. Je reviens donc sur mes pas, et je vais développer ici

D

l'idée

l'idée que je n'ai fait qu'indiquer plus haut. Non, je ne conseillerois pas à des parens qui aiment véritablement leurs enfans, à des parens jaloux de leurs prompts développemens, et curieux de former rapidement leurs coeurs et leurs esprits, de fixer immédiatement auprès d'eux l'Instituteur et l'Elève. L'homme de mérite est naturellement fier ; il aime la liberté, et verroit avec déplaisir qu'on voulut contraindre la sienne. L'idée seule de la Gêne resserre son génie ; elle enchaîne ses facultés. Donnez lui un plein essor, accordez lui une confiance entière, et vous n'aurez point à vous la reprocher. Surtout n'interrogez jamais directement l'Elève sur les opinions et la conduite de son instituteur. Jugez-le par les progrès que fera le jeune homme, et ne l'accoutumez point à des rapports d'autant plus dangereux dans leurs conséquences, qu'ils lui inspireroient le goût de la délation, quelquefois celui de la calomnie, toujours l'insubordination envers l'homme chargé de le diriger. J'ai vû tant d'exemples des funestes effets de ces questions légèrement

gèrement faites à la Jeunesse, que je n'ai pas cru pouvoir me dispenser d'en dire un mot dans un ouvrage consacré à son utilité.

Si je dissuade les pères et mères, par plus d'un motif, de garder dans leur propre maison leurs enfans sous la direction toujours surveillée d'un maître, je ne leur conseille pas non plus de trop éloigner l'un et l'autre des grandes villes, théâtre véritable du monde. Le spectacle de la nature, dont on jouit à la campagne, ne peut offrir de grandes ressources pour l'instruction d'un jeune homme qui a besoin d'étudier la société. Ce n'est que dans les villes d'un certain ordre qu'il peut acquérir les connoissances variées qui lui sont nécessaires. Là il parcourra les différens ateliers de l'industrie, les manufactures, les magasins des arts. Il y pourra suivre les exercices du Barreau, entendre les organes de la Loi, les défenseurs de la Patrie. Il apprendra à imiter et à juger les grands Maîtres, et rencontrera sans-cesse les modèles les plus parfaits dans toutes les parties qui composent l'éducation libérale. Guidé par l'expérience de

son instituteur, qui lui applanira les routes et l'éloignera des écueils; il verra de près les hommes, il examinera leurs mœurs, les différents genres d'esprit qui établissent la célébrité. Il se formera un goût sûr; et, sans négliger d'approfondir les principes de l'état qu'il doit embrasser, il obtiendra des lumières suffisantes sur tous les autres.

Le choix que j'ai conseillé aux parens de faire préférablement parmi les Etrangers, pour diriger la conduite des Jeunes Gens prêts à entrer dans le monde, n'a rien qui sente l'innovation. Sans nous perdre dans les tems anciens, sans répéter ce que chacun fait, que, chez les Romains, l'instruction de la Jeunesse étoit confiée à des Etrangers, je ne sors point de l'usage reçu même en Angleterre; et, si je cherche à étendre le nombre des moyens utiles à la Jeunesse, à présenter sur cet objet des idées neuves que me fournissent les circonstances actuelles, c'est plus encore l'intérêt de mes nouveaux Concitoyens, que j'ai en vue, que celui de mes Compatriotes.

Après avoir parlé des inconveniens qui résultent du mode actuel de l'Education de
la

la Jeunesse à la fin de ses études, et des avantages qu'elle pouvoit aller chercher précédemment dans les Royaumes voisins, il me reste à traiter des moyens qui peuvent suppléer à la difficulté que les Evénemens actuels ont apportée aux Voyages sur le Continent, et à soumettre au public impartial les idées que mon Expérience m'a suggérées sur la manière de former les Jeunes Gens pour le monde, dont ils vont devenir une partie essentielle.

La jeunesse est l'époque de la vie, d'où dépend notre existence future, qui détermine notre bonheur ou notre malheur, notre considération ou notre nullité dans la Société. On a vu quelques hommes se relever après un début peu heureux, mais le grand nombre ne se relève plus lorsque les premières impressions ont été désavantageuses. Pour un Auguste, combien ne compte-t-on pas de Nérons dans l'histoire? Il est donc très important de bien diriger les premiers pas d'un jeune homme, d'employer dans des occupations bien calculées ces années d'effervescence, et de porter vers un but utile cette fougue de l'âge, et ce besoin d'activité,

d'activité, qui peuvent si facilement égarer l'inexpérience. Ce n'est pas avec le langage de la sévérité que la raison doit parler à la Jeunesse. Pour lui plaire il ne suffit pas d'avoir le masque de l'amitié, il faut en avoir le sentiment. Si l'on ne se sent pas disposé à chérir les Jeunes Gens, à compatir à leur foiblesse, à leur extravagance, on ne doit pas entreprendre de les élever. Le travail seroit trop fatigant, et le succès impossible.

Nous sommes donc convenus de la nécessité d'occuper les Jeunes Gens, en attendant l'époque où la patrie a droit de réclamer leurs talens qui sont sa propriété. Nous avons indiqué que cette occupation doit être dirigée avec le calcul de la prudence, et la précaution de l'amitié, tant pour ne pas rebuter l'esprit encore indocile, que pour sauver le cœur des dérèglemens. En entreprenant une Education dont il répond, l'instituteur doit commencer par établir avec les parens qui la lui confient, le mode exact suivant lequel elle doit être conduite. Quand une fois le plan a été arrêté, des parents judicieux n'exigeront point

point qu'il y apporte des changemens considérables. Ils ne doivent se permettre que ceux que nécessiteroient des circonstances majeures, sans quoi ils exposeroient le jeune Elève à s'attiedir sur ses devoirs, à changer ses goûts au gré du Caprice, ce qui n'en feroit qu'un homme superficiel, plein de notions ébauchées, et jamais un homme instruit et profond.

Si l'Instituteur n'a pas le droit de sortir de la ligne qui lui a été tracée par les personnes qui ont remis entre ses mains ce qu'elles avoient de plus cher, les parens n'ont pas d'avantage celui de chicanner l'homme, qui les représente, sur des détails souvent de peu d'importance. Ils ne peuvent pas juger, à la distance dans laquelle ils se tiendront de leurs Enfans, les changemens qui se succéderont dans leurs Caractères, ni prononcer par conséquent sur les modifications qu'ils nécessiteront quelquefois. Je ne me lasserai point de le répéter, parceque j'ai trop souvent observé qu'un plan défectueux étoit l'obstacle ordinaire, le vice destructeur de l'Education.

l'Education. Que les parens accordent une confiance entière à l'Instituteur qu'ils auront choisi après un mur examen, et une longue délibération.

Surtout qu'ils ne croient jamais ce que l'Elève leur dira hors de la présence du Maître. Il est des cas où ce premier peut avoir raison de se plaindre. Alors il faut sans doute l'entendre, mais il faut l'entendre contradictoirement avec son Instituteur. Il faut se défier de soi même, de l'indulgence naturelle, de la partialité excusable qu'on éprouve pour ses enfans. Un homme dont j'ai reçu d'excellens principes sur l'objet dont je parle, un homme auquel il n'a manqué que des circonstances favorables pour acquérir un grand nom, disoit, à ce sujet : " J'ai toujours conseillé aux Parens
 " de nommer un arbitre entre l'Enfant et
 " son Maître, au lieu de vouloir juger un
 " procès dans lequel ils sont ordinairement
 " juges et parties. Ces avis, ajoutoit-il, ne
 " m'a réussi qu'une fois, mais je n'en suis
 " pas moins persuadé d'avoir donné un bon
 " Conseil."

Quand

Quand nous aurons écarté cette difficulté si légère en apparence, nous aurons remporté une victoire plus importante qu'on ne l'imagine. Qu'on ne me soupçonne pas d'avoir l'intention de faire la critique des Pères et Mères. Ils ne croient pas être injustes en agissant ainsi. Leurs craintes sont l'effet de leur tendresse exclusive pour leurs Enfants. Je suis Père, et quand j'entends pleurer les miens qui ne parlent point encore, mon cœur s'émue d'abord, et le premier mouvement me porte à penser que leur Gouvernante a tort. Cependant j'ai reconnu l'injustice de cette prévention. Je suppose donc la Confiance établie d'une manière inébranlable entre le Père et l'Instituteur. L'Elève, rencontrant des deux côtés, un même Sentiment, un même principe, les mêmes vîtes, s'identifiera nécessairement avec l'un et l'autre. Il s'accoutumera facilement à aimer celui qui lui offrira son amitié ; il prendra bientôt du goût pour le travail, ou continuera de travailler avec plaisir, quand il verra les heures d'étude partagées par son guide, quand il n'envisagera plus en lui que son ami, et qu'il jouira chez lui de

tous les droits attachés à ce titre. Qu'on ne croie pas que ces détails soient inutiles aux succès d'un jeune homme. Il n'est pas un père de famille, un homme dans tous les rangs de la Société, qui ne se rappelle, même dans l'âge le plus avancé, avec quelle satisfaction il remplissoit au Collège son devoir sous le Professeur équitable et sensible; quel amour propre il mettoit à ne mériter de sa part aucun reproche; et combien le simple mécontentement d'un tel maître lui étoit plus pénible que les punitions sévères des austères pédans qu'il déteste encore, après quarante années.

Les opinions sont partagées pour savoir s'il est plus avantageux d'élever un jeune homme seul, qu'avec d'autres. Le danger du mauvais exemple ne sauroit balancer, ce me semble, les avantages prouvés de l'Emulation. Car, si quelque fois ce danger se manifeste, il est sans doute des occasions où le bon exemple a beaucoup d'influence. Les fautes mêmes de l'un peuvent tourner au profit de l'instruction de l'autre. Si cette vérité est reconnue pour la première Education,

cation, pourquoi s'y refuseroit-t'on pour la seconde ? Je conviens que le développement des passions peut exposer l'innocence à des pièges, mais c'est à épier ce moment que s'applique l'instituteur digne de ce nom. Sa prudence éclairée veille sans cesse sur son élève, et le couvre de l'égide de la raison.

Mais puisqu'on élève un jeune homme pour le monde, où l'appellent son rang et sa fortune, comme c'est pour qu'il devienne incessamment Membre de la Société, qu'on développe ses moyens naturels et acquis, il faut l'habituer à vivre en société. On doit l'accoutumer à traiter avec les hommes, tels qu'ils sont, c'est à dire, imparfaits ; mais en ne le perdant pas de vue, pour l'empêcher de se lier avec des personnes indignes de son estime et de sa confiance. C'est à l'Instituteur à éclairer toutes les démarches de ses Elèves, à lire dans leurs sentimens les plus profonds, à pénétrer les plus secrets replis de leurs cœurs. La tâche ne sera pas difficile, puisqu'il est de toutes leurs parties de plaisir, qu'il partage leurs Etudes, qu'il surveille leurs Exercices. Ce sera sa faute

s'il ne tire parti de tant de moyens pour se concilier la Confiance et l'attachement de ses Elèves, et si ceux-ci ne le regardent comme un ami, comme le dépositaire des secrets de leurs cœurs.

Pour mieux remplir ce devoir d'Observateur, il ne doit pas se charger d'un grand nombre d'Elèves, il seroit alors au dessous de ses engagements. Trois ou quatre Jeunes Gens, pris dans le même ordre de la Société, destinés par leur position à se retrouver dans la même carrière, voilà le petit nombre auquel je jugerois devoir fixer celui des Elèves, qu'on peut réunir avec fruit sous le même Guide. Je ne crois me tromper si j'ose présager les succès les plus flatteurs et les plus rapides à cette Institution, si celui qui en sera le chef ne s'écarte pas des principes dont je pense avoir démontré ci-devant la Vérité.

Passons à présent à la manière dont il seroit convenable de diviser l'emploi du tems dans l'espèce de Gymnase, dont je m'établirais le fondateur. La Règle étant indispensable pour ne rien perdre des heures précieuses

précieuses que la Providence a comptées à chaque Etre, j'assignerois à chacune son Occupation, sans permettre la plus légère Altération à cet ordre, sous quelque prétexte que ce fût. La matinée seroit partagée entre les Etudes sérieuses et les Exercices ; la Soirée, consacrée à l'étude des langues étrangères, ou plutôt à leur pratique, seroit terminée par un Concert, par une Lecture intéressante, ou par une Conversation relative aux objets qui auroient fait le sujet de l'Etude du jour.

La Musique, considérée comme délassement, offre à la jeunesse honnête et sensible un charme fait pour la captiver, et fournir à son activité un aliment à la fois utile et agréable. Le tems qu'un jeune homme employe à déchiffrer la pièce qu'il doit exécuter auroit pu compromettre son honnêteté. Je n'en voudrois pas faire un virtuoso, mais je désirerois qu'il fût en état de sentir les chefs-d'œuvres d'un art si universellement goûté aujourd'hui. Peut-être me trompé-je ; peut être caressé-je mon idée favorite sur les effets de l'harmonie, mais
j'ai

j'ai toujours été tenté de juger plus favorablement l'homme qui s'extasie à un morceau touchant de Gluck ou de Sacchini, que celui qui l'écoute froidement.

On est convenu de regarder le spectacle comme l'école du monde, et je n'ai pas l'intention de fronder l'opinion recue. Je sens tout l'avantage que les Jeunes Gens peuvent en retirer, mais, en même tems, qu'il me soit permis d'observer que je crois le théâtre infiniment dangereux pour des Cœurs sans expérience. Si toutes les pièces étoient d'une morale épurée, ce seroit sans doute un excellent supplément à l'Education ; mais il est malheureusement trop vrai que la plupart n'offrent qu'une Ecole de mauvaises mœurs. — Les chef-d'œuvres de Shakespear, d'Otway, et de Rowe, méritent l'admiration. Ce seroit peut-être se priver d'un grand moyen d'instruction que d'en interdire la Connoissance à ses Elèves. Les passions y sont traitées d'une manière à écarter tout danger pour les mœurs. — En est-il de même de tant de pièces frivoles que chaque jour voit éclore ? C'est donc le devoir d'un sage Instituteur de choisir les tableaux

tableaux qu'il peut leur présenter, et d'éloigner d'eux tout ce qui peut porter atteinte à la pureté du Cœur, qu'il importe surtout de conserver.

Si j'étois chargé de conduire un ou plusieurs Jeunes Gens conformément au plan dont je viens d'exquisier quelques parties, je suivrois une autre méthode que celle qu'on employe assez généralement pour enseigner les langues étrangères. Il faut convenir que pour tout autre âge que l'Enfance, rien n'est plus fastidieux que l'étude sèche et froide de la Grammaire. Le dégoût, que les règles de la syntaxe inspirent à la Jeunesse, influe nécessairement sur ses progrès. A moins de demeurer quelque tems dans le pays, dont on veut parler la langue, il est très rare qu'on y réussisse, quand on a plus de quinze ans, parcequ'on ne veut plus se soumettre à étudier comme un Enfant. Ce seroit donc rendre un service réel aux Jeunes Gens qui desireroient apprendre une langue vivante, autre que la leur, de faire disparaître de cette étude la sécheresse des Rudiments. C'est folie de
vouloir

vouloir s'entêter à escalader en droite ligne une montagne escarpée, quand par des sentiers adoucis on peut arriver plutôt à son sommet.

En considérant que l'Ecolier possède déjà le mécanisme d'une ou de plusieurs autres langues, on sentira qu'il a une grande facilité pour démêler les sinuosités de ce nouveau Labyrinthe, lorsqu'il voudra s'en donner la peine. Si c'est l'entrée seule qui l'effraye, conduisez-le par un chemin détourné qui le mènera également au but. Rendez-le familier avec les sons, apprenez-lui les mots et leurs significations. Quand il en saura un nombre suffisant, proportionnez vos Conversations à ses connoissances. Alors faites lui faire à lui-même l'application des Règles qu'il connoit à celles du nouveau langage. Il sera tout étonné des rapprochemens qu'il y trouvera. Il aura franchi sans difficulté un mont rocailleux, où il n'appercevoit pas auparavant la place de ses pieds, et semblable à ces Gens que nous peint le bon La Fontaine dans sa fable du Chameau, et des Bâtons flottans, il dira bientôt :

L'ac-

L'accoutumance ainsi nous rends tout familier.

Ce qui nous paroïssoit terrible et singulier

S'apprivoïe avec notre vue,

Quand ce vient à la continue.

Lorsque mes Jeunes Elèves pourront lire avec facilité, qu'ils parleront couramment la langue qu'ils auront plutôt apprise qu'étudiée, je leur mettrai alors entre les mains des ouvrages choisis de littérature ou d'imagination. Je n'entends pas exclure les livres d'histoire et de morale. Nos Lectures seront entremêlées, les unes serviront aux autres, et nous acquerrons bientôt à la fois la force & les agrémens du style. J'ai toujours été fâché de voir que des Etrangers, capables d'être de bons Juges en matière de goût, fussent privés de connoître le théâtre François, par le peu de pratique qu'ils ont de notre Langue. Ceux, qui la parlent le moins mal, ne sont pas en état de sentir la finesse de nôtre poésie, ses inversions, les mots qui lui sont propres. Peu d'Anglois, meme instruits à certain point dans la Langue Françoisse, connois-

sent la perfection admirable du style de Racine, et le charme inimitable de celui de La Fontaine. La méthode qu'on suit ordinairement pour enseigner la langue François condamne à l'imperfection des connoissances les plus agréables, les trois quarts au moins de ceux qui l'apprennent; et, dans ce nombre, combien même en est-il peu qui réussissent à se faire entendre, ou à entendre les autres, quand ils sont sur le Continent. En suivant pendant une année, au plus, la route que j'indique, on obtiendra les mêmes avantages qu'auroit offerts un séjour en France.

Pour concourir à ce but, nous aurons soin de nous pourvoir des meilleurs journaux, de lire les voyages les plus estimés, de suivre pas-à-pas l'auteur, la carte sous les yeux. Nous nous arrêterons là où il s'arrête; et, avec l'aide de nos Relations et de nos Gazettes, nous jouirons du tems passé et du tems présent. Loin de laisser échapper l'occasion de faire des remarques utiles, nous observerons, quand la circonstance le permettra, les différences survenues

dans

dans les usages et la langue du pays que nous parcourrons, depuis l'Epoque où les divers Voyageurs auront écrit, jusqu'à celle où nous lirons nos Gazettes. Parmi les importantes reflexions que ces objets de comparaison feront naître, le changement seul, qu'éprouve le régime de la France depuis deux ans, offre un vaste champ à l'observation et à l'étude de l'histoire.

Quel tableau plus intéressant en effet, quel spectacle plus frappant, que celui de vingt millions d'hommes qui se reveillent d'une léthargie de tant de siècles ! Quelles qu'aient été les causes probables ou connues de ce grand Evénement, c'est le desir de la Liberté qui arme en un seul jour cette foule immense qui couvre le sol fertile de la France. Il en résultera nécessairement un grand changement dans l'étude de ce pays, et les Etrangers qui se destineroient à le visiter après la fin des troubles, soit pour s'instruire, soit pour y remplir quelque mission, ont également besoin de connoître d'avance ce qui est arrivé, et ce qui arrivera

dans un Royaume, qui plus d'une fois à influé sur le destin de l'Europe.

Si je suis revenu sur la France une seconde fois, si j'en parle avec quelque détail dans un ouvrage composé pour l'Education de la Jeunesse Angloise, c'est à cause de l'importance que la langue Françoise, et les voyages en France, ont obtenue depuis longtems dans l'éducation des personnes d'un certain rang. Aucun esprit de partialité ne m'anime. Ma patrie est où je suis, selon l'expression d'un ancien, et je n'ai d'autre desir que d'être utile au pays que j'ai adopté. C'est uniquement ce qui m'a inspiré le desir de publier quelques idées plus raisonnables que brillantes sur la facilité de procurer aux Jeunes Gens des Connoissances qu'ils ne peuvent pas aller recueillir eux-mêmes.

La langue Françoise a deux grands avantages, d'être claire et d'être généralement répandue. Elle est pour les peuples modernes ce qu'ont été la Grecque et la Latine pour les anciens. Et c'est mériter d'une nation que de lui indiquer les meilleurs moyens d'acquérir l'usage d'une langue
qui

qui se parle, pour ainsi dire, universellement.

Les professeurs de langue Française, qui ont simplifié les principes compliqués des anciens Grammairiens, ont rendu un grand service aux Etrangers. Leurs ouvrages prouvent des connoissances profondes, et ils n'auroient fait que purger ces Livres élémentaires des mots surannés, qu'on leur auroit encore une véritable obligation. Mon intention n'est point d'en proscrire l'usage. Je commencerai toujours, au contraire, par le recommander à mes Elèves. Ce n'est qu'à ceux que la Syntaxe dégoûte, que j'ai indiqué de substituer la pratique aux Elémens. Mais ils seront obligés d'y revenir, et l'on sent que je n'ai pas l'absurdité de vouloir enseigner à des hommes une langue comme on l'enseigne à des oiseaux.

Il n'est pas facile, il faut l'avouer, d'obtenir par l'étude, et même par la pratique d'une langue étrangère, la possibilité de la parler dans la Conversation. C'est un avantage, dont on ne sent ordinairement le prix, qu'alors qu'on n'est plus en état de
de

de se le procurer. Combien de Jeunes Gens et même d'hommes faits, sont privés du plaisir d'entendre les autres, et de leur faire juger ce qu'ils valent, faute de pouvoir s'énoncer clairement dans un Idiome qui ne leur est pas familier ! Les Dialogues, les phrases usuelles, dont on a fait des Volumes, chargent la mémoire des Enfans, sans produire la fin pour laquelle ils ont été composés.

Pour converser aisément, il faut avoir conversé beaucoup, et le seul moyen que je trouve suffisant pour donner l'usage facile d'une langue à la Jeunesse véritablement curieuse de la posséder, seroit de l'exercer chaque jour à cette pratique essentielle. Elle n'aura pas alors perdu le tems, que, sans cela, elle aura donné inutilement à cette Etude.

La Réunion de quelques Elèves dans la maison d'un Instituteur offre assez de ressources pour varier les sujets de la Conversation. Il ne seroit cependant pas hors de propos de former autour d'eux un cercle peu nombreux, mais choisi et varié, d'hommes déjà répandus

répandus dans le monde. Ils y feront facilement attirés par les agrémens que le maître de la maison saura leur présenter; et, quand un pareil Etablissement sera bien connu, il n'est point de père judicieux, qui ne soit flatté d'y voir admettre son fils. Cette école des sciences et du goût aura tous les avantages d'un Club, sans en avoir les dangers. La décence et la politesse y feront observer leurs sévères Loix, et la Liberté n'y paroîtra qu'accompagnée des égards qui font le charme de la société.

La Conversation est pour tout âge, mais principalement pour la Jeunesse, le moyen le plus sur d'acquérir de l'Instruction, d'éclaircir ses doutes, de développer son imagination, de polir son esprit, de lui donner une noble assurance, en un mot, d'ouvrir la route de toutes les Sciences. Elle est un plaisir de tous les tems, et nous sert infiniment dans l'étude des hommes, qui de toutes les études est la plus importante. Elle seroit un des grands moyens que j'emploierois, sans négliger les autres, pour former rapidement les Jeunes Gens
que

que l'on confieroit à mes soins. C'est par ce partage égal des occupations, c'est en variant les différentes parties du travail, qu'on instruit facilement la jeunesse, sans la fatiguer.

Si l'ordre est nécessaire pour établir parmi les Jeunes Gens la méthode du travail, s'ils doivent réunir aux autres Connoissances celle du monde, pour les former rapidement à cette étude, et faire ainsi marcher de front des objets différens, qui tendent tous au même but, il n'est pas moins indispensable que l'Instituteur soit capable de guider ses Elèves dans ces diverses routes. L'importance de l'Emploi justifiera, comme je l'ai précédemment observé, toutes les précautions que la prudence conseillera de prendre. Mais qu'on se garde d'une erreur dans laquelle on ne tombe que trop souvent. Les réputations éblouissent, et le renom fait quelquefois tout le mérite d'un homme. Avant de lui donner une pleine confiance sur le bruit qu'il peut avoir fait dans la société, sans un titre réel, avant de se laisser séduire à la célébrité de son Esprit,

je

je voudrois en connoître l'espèce. Il en est plusieurs qui ne sont pas compatibles avec les devoirs d'Instituteur.

Il faut peut-être, pour élever des Jeunes Gens, un homme qui ait moins un Esprit vaste, que des lumières, du goût, et surtout de l'honnêteté. La multiplicité des objets que voudroit embrasser un Instituteur, dont le génie sert, en quelque sorte, universel, feroit infailliblement tort à chacun d'eux en particulier. En vain les moyens de cet homme seront nombreux, il lui sera impossible de donner aux détails l'attention sérieuse qu'ils méritent tous dans l'Éducation.

Le Bel Esprit présente les mêmes inconvéniens, et d'autres encore plus dangereux. Si le premier peut offrir de bons modèles à la Jeunesse, le second ne peut que l'égarer dans l'immensité des objets frivoles qui font sa principale ou plutôt son unique occupation.

L'Esprit sublime, l'Esprit philosophique, l'Esprit à la mode Oserai-je en parler dans un siècle où presque tout le monde lui élève des statues? Oui, j'en aurai le courage,

je dirai ce qu'il a produit ; je raconterai ses conséquences, et soulèverai le masque de l'imposteur. Tantôt les Rois conquérans sont les Dieux de la Terre, tantôt ces héros ne sont que des tyrans odieux. Les inventeurs des systèmes outrés sont les bienfaiteurs de l'humanité, l'instant d'après ils n'en sont plus que les fléaux. Les instincts sont des sentimens, les sentimens deviennent des vertus, et les vertus se métamorphosent en prodiges. Tout s'embellit, tout se dénature sous les pinceaux changeans de la philosophie. Elle a détruit, dit-on, les préjugés et la superstition, mais elle y a peut-être substitué l'irreligion, et le mépris des devoirs. Elle nous a prouvé que nous ne pouvions plus être heureux en suivant la route qu'avoient suivie nos ancêtres, et soudain nous nous sommes empressés de nous frayer des sentiers pénibles à travers le pays des chimères. Tout calculé, la somme des maux qu'elle nous a donnés en échange de notre ancienne ignorance, surpasse de beaucoup celle des biens que nous lui devons. J'en appelle à ceux qui ont fait cette balance.

On

On n'a pas encore dressé d'autels au bon Esprit, à l'Esprit sage, et c'est lui cependant qui répare tout le mal que font les autres. Il parle peu, mais il agit. Son guide est l'expérience, son Conseil l'histoire des hommes, sa consolation leur bonheur, et sa récompense ordinaire son propre suffrage. Dans la vie publique, il réfléchit sur la cause des tempêtes, qui troublent et renversent les Empires ; il pense qu'il est utile d'améliorer, et dangereux de détruire ; qu'en voulant passer trop rapidement d'un état médiocre à un état parfait, on risque de rester dans le chemin, ou de passer le but. Dans la vie privée, il estime les Sciences et les Arts sans perdre de vue qu'ils ont enfanté parmi les hommes des troubles qui ne sont pas près de cesser. Il se défie du prestige des mots, du charme de l'imagination, il cherche la vérité, publie ses doutes, se renferme ordinairement dans les bornes de la conjecture, et pose de sages distinctions entre le vrai et le vraisemblable. Il n'éblouit pas, mais il éclaire ; il cherche moins à amuser qu'à instruire ; il n'a point de réputation, mais

il a du mérite. Le bon Esprit ne néglige aucun moyen d'instruction. L'étude l'enrichit, il imite, quand il ne peut pas créer ; il refait, quand la censure équitable anéantit ses productions. Il est ordinairement doux et indulgent, sans être foible, et c'est, en un mot, sous sa seule Egide que je vois avec plaisir la Jeunesse faire ses premiers pas dans le monde.

Il est des personnes qui se sont peut-être attendues à ne trouver dans cet essai que des idées absolument neuves, un plan diamétralement opposé à ceux qui sont en usage, et des vues plus séduisantes que possibles. On est quelque fois sensible au plaisir de lire des Rêves brillans ; ils flattent l'imagination par un style fleuri, des pensées heureusement exprimées, ou hardiment conçues. Ordinairement tout est beau dans ces sortes de projets, mais la pratique en est impossible. J'ai tâché d'exprimer clairement ce que j'ai bien senti, et je préférerai toujours l'avantage solide d'être utile à la satisfaction passagère d'étonner. Le caractère distinctif de la vérité est d'être simple.

Elle

Elle n'a pas besoin de figures oratoires pour frapper les Esprits justes.

Les observations critiques, que j'ai hazar-
dés au commencement de cet ouvrage, ne
portent point, comme je l'ai dit, sur l'Edu-
cation en général. Elles n'ont pour but
que de servir à cet âge, où l'homme n'est
rien encore, quoiqu'il ait cessé d'être enfant.
L'Etat de foiblesse, ordinaire à cette époque
de la vie, doit inspirer un tendre intérêt,
fruit du desir d'y porter remède, mais le re-
mède doit être doux, pour réussir. Les
Cautiques aigrissent un mal que les secours
de la Botanique auroient guéri. C'est d'après
ces principes, que doit écrire tout homme
qui se consacre à l'instruction des autres;
c'est ainsi qu'il doit agir, lorsqu'il prétend
au succès pour prix de ses efforts, en diri-
geant leur conduite, et cherchant à les for-
mer aux talens et aux vertus.

F I N.

elle n'a pas besoin de figures ornées pour
montrer les Espérances.
Les observations critiques, que j'ai hazar-
dées au commencement de ces ouvrages, ne
font point comme je l'ai dit, sur l'Edi-
cation en général. Elles sont pour des
jeunes gens à cet âge, où l'homme n'est
rien encore, qu'on n'aie cessé d'être enfant.
Le sort de l'homme, dépendant de cette époque
de sa vie, doit lui servir au même intérêt,
qu'il en sert à la jeunesse, mais le re-
sultat doit être différent. Les
Craintes, qui agissent sur les jeunes
gens, sont différentes. C'est d'après
ces principes, que j'ai traité tout homme
qui se consacre à l'instruction des autres,
et qui doit ainsi, lorsqu'il prend
un accès pour eux de ses efforts, en dis-
tribuer leur temps, et cherchant à les for-
mer aux talents et aux vertus.



ERRATA.

Page 14, ligne 22, écrivez *Exercice*, au lieu d'*Exercise*.

— 32, — 22, *cet*, au lieu de *ces*.

— 41, — 1, *rend*, au lieu de *rends*.

— 45, — 11, *proscrire*, au lieu de *proscire*.

— 49, — 9, *seroit*, au lieu de *servit*.

TABLE

1	100	100	100
2	100	100	100
3	100	100	100
4	100	100	100
5	100	100	100
6	100	100	100
7	100	100	100
8	100	100	100
9	100	100	100
10	100	100	100